

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 20

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. 50
six mois 2 fr. 50
STRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 19 mai 1883.

Un de nos abonnés, M. Bourrecoud-Pittet, d'Apples, maître d'hôtel à Bruxelles, rue Jourdan, 6, a pris la généreuse initiative d'une souscription en faveur des incendiés de Vallorbes, à laquelle ont pris part plusieurs de nos concitoyens établis dans cette ville, ainsi que divers donateurs belges. Cette souscription a produit la jolie somme de *84 francs*, qui viennent de nous être envoyés, et que nous nous empressons de faire parvenir au Comité de secours de Vallorbes.

Voici les noms des souscripteurs :

MM. Bourrecoud, 20 fr. — Bernolet, 2 fr. — Glibert, 1 fr. — Stouffs, 2 fr. — Anonyme, 1 fr. — Vertougen, 2 fr. 50. — Anonyme 5 fr — Vandervelde, 2 fr. — Ramakers, 1 fr. — Timel, 2 fr. — Deryck, 2 fr. — Bernheim, 5 fr. — Besson, 3 fr. — Fayen, 1 fr. — Demeulemeester, 2 fr. — Pautre, 2 fr. — Scheggia et Tagui, 2 fr. — Germechi, 2 fr. — Rogni, 2 fr. — Heine, 2 fr. — Teugi et Cie, 2 fr. — Gaspart, 1 fr. — Saguers, 2 fr. — Mannaerts, 2 fr. — Rieder, 5 fr. — Borradori, 2 fr. — Mmes Desmedt, 5 fr. — Grand, 1 fr. 50. — Spersiel, 1 fr. — Goffinet, 1 fr. — Total, 84 fr.

Donato, le fameux magnétiseur, recommence à faire parler de lui. Après les échecs subis à Paris, l'année dernière, il a trouvé moyen de se faire, dernièrement, au Havre, un regain de popularité. Un professeur de l'Université s'est présenté devant un public alléché par de pompeuses affiches, promettant de dévoiler tous les trucs du magnétisme et de réduire les magnétiseurs à leur plus simple expression. Mais ses arguments manquant de preuves palpables, et poussé à bout par une assistance quelque peu tapageuse, il fut sommé de magnétiser Donato, comme il s'était engagé à le faire au cours de la séance, sous prétexte de dévoiler le truc. Il se produisit alors un incident des plus comiques. Pour se railler de Donato, le professeur parodia grossièrement sa façon de procéder en se mettant à califourchon sur ses épaules. Impatienté, Donato fit un haut-le-corps qui envoya sa monture rouler lourdement sur le plancher.

Après cette ruade, qui mit toute la salle en gaieté, les expériences auxquelles Donato s'empressa de passer, accompagnées d'un boniment donné avec une parole facile, lui valurent sans peine les applaudissements d'un public qui, au début de la séance, aurait été prêt à le siffler.

Un peu de toupet et de présence d'esprit sont plus que suffisants pour réussir en pareilles circonstances.

Sous le titre : *Un fiancé sans enthousiasme*, un journal français nous donne cette scène amusante de tribunal de police :

Voltaire, qui a rié tant de choses, ne pouvait guère épargner le mariage : « C'est une chose si grave, a-t-il dit, qu'il n'y a trop de toute la vie pour y songer. »

M. Fumerol, lui aussi, paraît croire qu'on ne saurait trop refléchir avant de s'engager dans des liens indissolubles ; il a peut-être raison, mais où il a eu absolument tort, c'est de se faire ce raisonnement après avoir demandé Mlle Athalie Leprince en mariage, laquelle a accepté son cœur et sa main.

Le moment de réaliser ses projets approchant, Fumerol s'est notablement refroidi. Le futur beau-père, las des tergiversations de son futur gendre, et doué d'un tempérament apoplectique, a fait le contraire, il s'est échauffé ; de telle sorte qu'un beau jour, il a voulu lui casser les reins et que les voilà tous deux en police correctionnelle.

M. Fumerol lève la main pour prêter serment, puis la met dans son gilet, et, après ce geste familier à Napoléon-le-grand, il expose ainsi sa plainte : Il nous apprend d'abord qu'il est sculpteur de talent, ce qui avait plu beaucoup à Mlle Leprince, qui a des goûts artistiques, ainsi qu'à son père qui, étant entrepreneur de bâties, voyait dans un gendre comme lui, l'occasion de façades et de cariatides supérieures à ce que font d'habitude ses frères.

Leprince (d'une voix aigre à hérir un bonnet à poil). — M'avez-vous, oui-z-ou non, demandé ma fille ?

Fumerol. — Z-ou non serait contraire à la vérité autant qu'il l'est à la grammaire ; il est vrai que j'ai sollicité l'honneur de votre alliance.

Leprince (flatté). — L'honneur était pour moi, monsieur Fumerol.

Fumerol. — Je n'ai pas voulu dire autre chose, monsieur Leprince.

M. le président. — Voyons, assez d'assaut de politesse. (Au prévenu) : Reconnaissez-vous avoir frappé le plaignant ?

Leprince. — Me permettez-vous de vous dire la raison pour laquelle ?

M. le président. — Vous reconnaissiez le fait ; bien ; expliquez-vous.

Leprince. — Monsieur, j'ai une fille, mon Athalie, une perle, qui mérite qu'un mari fasse son bonheur.

Fumerol. — C'est justement parce que je voulais

faire son bonheur et le mien que je me disais toujours : Attendons encore pour savoir si c'est réellement une perle, comme le sont toutes les filles à marier.

Leprince (du ton de quelqu'un qui s'est touché une mauvaise dent) — Il en doute !

Fumerol. — Je n'en doutais pas ; j'attendais pour être plus sûr, voilà tout.

M. le président. — Mais arrivons donc aux coups.

Fumerol. — J'ai été huit jours au lit ; voilà le certificat de mon médecin.

M. le président. — Enfin, à quel propos ?

Leprince. — Comment, monsieur !... voilà un individu qui sollicite la main de ma fille ; j'en parle à Athalie qui n'a jamais eu tant de plaisir ; alors je dis à M. Fumerol : « Soyez-le ! vous lui plaisez et à moi pareillement ; sa pauvre mère est morte, mais je suis sûr qu'elle donne son consentement. »

C'est bon, l'affaire est convenue ; on arrive aux affiches, aux bans, et puis voilà monsieur qui demande un délai ; je lui demande s'il se fichait de moi ; je conte la chose à Athalie qui se met à verser des larmes grosses comme le poing ; monsieur ne veut rien entendre et finit par dire : « Eh bien ! il n'y a rien de fait. » Là-dessus, il s'en va et ne revient plus.

Ayant un autre jeune homme qui m'avait demandé Athalie, mais qu'elle ne pouvait pas sentir, je me dis : elle l'épousera par rage, et effectivement elle me dit qu'il vienne, mais que ça marche tout de suite. Je lui dis de venir, il vient ; on les rafiche, tout est convenu ; vlan ! voilà M. Fumerol qui revient ; il m'offre un petit-verre et me demande de rarranger son mariage ; moi, je ne voulais pas ; voyant qu'avec un seul petit-verre, n'y avait pas moyen, il en fait venir un autre ; finalement, je dis ça à Athalie ; la vlâ dans une joie qu'on avait jamais rien vu de pareil depuis François 1^{er}, qu'elle dit à l'autre : J'en suis bien fâchée, mais je vous épousais de rage ; du moment que mon ancien futur revient, vous comprenez... bon, voilà ce malheureux qui s'en va vexé..., vous pensez ; finalement l'affaire se rabibache avec M. Fumerol, on recommence les affiches, les bans, et quand je crois que, cette fois, c'est pour de bon ; il vient et me demande un délai. Monsieur ! je me fiche dans une de ces colères... Vous en auriez fait autant à ma place. Si on ne me l'avait pas ôté des mains, j'en aurais fait une bouillie. J'étais comme un fou. »

M. le président — C'est bien ; asseyez-vous.

Leprince. — C'est pas tout ; j'ai retourné chercher l'autre ; il n'a jamais voulu recommencer.

Le Tribunal le condamne à huit jours de prison.

Fumerol. — Père Leprince, voulez-vous, cette fois ?

M. le président. — Allez causer de cela dehors.

Leprince. — Si c'est pour vous ficher de moi !...

Fumerol. — Allons boire une bouteille de bordeaux.

Leprince sort avec un geste indigné.

Onna tsasse à l'or.

Quand lo né est quie, que lo sono vo preind, qu'on est bin recouquelhi et regregni dein son lhi et qu'on est ein trein dè s'einmodâ à drumi, on sè

trâovè tant bin à l'ése que diabe sâi fé dâo trein se cauquon vo vint déreindzi ; on lè z'einvouyérâi bin à la metsance, et n'est qu'à la derrâire qu'on sè décidè à sè sailli dè son crâo bin bon tsaud. N'est què quand on criè ào fû qu'on châotè frô asse râi què clliâo bedoumès à ressoo qu'on met dein clliâo petîtés boâtîts po amusâ lè z'eifants et que vo châotont contrè la frimousse quand on doûtè lo couvai. On a bio avâi la frugne, n'ia pas ! quand on oût la clliottse àotré la né, lo sang coumeincè à vo brassâ et on ne met pas dou pî dein on solâ po sè veti et po traci. Tsacon a cein z'u éprovâ ; mà n'est onco rein d'ourè criâ ào fû po n'écendie ; l'est bin pî d'ourè criâ ào fû po dâi bêtès féroces, coumeint cein est arrevâ y'a on part dè temps dein on veladzo dâo coté dè la Comtâ.

On dévai lo né, que tot étai tranquilo dein lo veladzo, que lè dzeins aviont tot reduit et que la maiti étiont dza cutsi, onna fenna que vegnâi dâo défrou, arrevè tota épolaillâ ein deseint que l'avâi vu on or que roudâvè lo long de n'adze et que se le n'avâi pas pu traci, l'arâi étai dévorâie. Tot dè suite cein fe'na tôle brechon pè lo veladzo que lè z'homo coradjão eimpougnont, lè z'ons on pétairu, lè z'autro onna trein, on fortson, on cro, onna détrau, enfin quiet que sâi, po alla escofîyi cllia poueta bête, tandi que lè z'épôairâo cotâvont lão portès avoué dâi bocons dè bou su lo pécllet po que tot sâi bin clliou.

Arrevâ devant lo cabaret dè coumon, lè z'homo armâ sè serront lè z'ons contrè lè z'autro et mart-sont po férè onna battiâ à la pliace iô la fenna avâi vu l'or. Lo tieu lão serrâvè ào momeint iô l'arreviront ào cárro dè l'adze iô étai la bête, et vo repondo que n'étiont pas à noce, et ni pî à l'abbâyi.

— « Harte ! se fe lo sergent, que commandâvè cllia campagne. Armâ ! clliâo qu'ont dâi z'armès, et vo z'autro, eimpougni voutrès z'ésès pè lo mandzo ! Ora, caisein-no, et veilli-vo ! »

Ye font onco on part dè pas quand tot d'on coup, dein on perte dè l'adze, on gros afférè nâi, tot bossu, lè fâ refrezenâ.

— Vouaiquie l'or ! se fâ ion dè clliâo combattants.

— Jou ! se commande lo sergent...

Mâ devant que l'aussè z'u lo temps dè derè : feu ! la bête sè vint rebedoulâ devant leu, et cllia bête, cé terriblio or, c'étai..... on parapliodze.....

Cé parapliodze avâi étai laissi tot áovai derrâi l'adze, et coumeint fasâi on pou d'oura, cein lo fasâi remoâ, qu'on arâi de 'na bête que martsivè ; et l'est on coup dè dzoran que lo fe beteculâ devant clliâo citoyeins ào momeint iô l'allâvont lo crebliâ dè bâllès.

Paris, le 5 mai 1883.

Monsieur le rédacteur,

La lettre suivante, qui amusera peut-être vos lecteurs, ressemble beaucoup à celle que vous avez publiée il y a quelque temps, sous le titre : « Lettre d'un fiancé à sa fiancée. » Pour la lire, il faut, de la première ligne passer à la troisième, puis à la cinquième, septième, etc., en sautant toujours une ligne. Enfin, la lire une seconde fois sans rien sauter.